

La distance dont je parle

Marc-André Moutquin

Numéro 143, novembre 2014

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moutquin, M.-A. (2014). La distance dont je parle. *Moebius*, (143), 87–92.

MARC-ANDRÉ MOUTQUIN

La distance dont je parle

I

À l'heure où la brunante s'enracine dans l'épilogue du jour, il m'arrive de ne plus retrouver ce en quoi je m'appartiens. Dans cette demi-obscurité, la voix singulière d'une deuxième personne se fait parfois entendre. J'aimerais lui répondre, mais j'en suis incapable. Sous mes paupières, j'é mets cette hypothèse : je suis comme une maison qu'on habite sans y avoir été invité.

II

Hier, avant d'aller me coucher, j'ai noté dans mon journal « lundi le treize, 22 h 30 » avant d'ajouter « ce soir, les minutes ont pris le visage des heures, et les heures celui des jours entiers ». Ces mots ne sont déjà plus mes mots : ils appartiennent à ce passé récent qui ne cesse de m'échapper.

III

Fractionner le temps en vingt-quatre parts égales n'est qu'une approximation. L'influence des marées et les irrégularités de l'activité du noyau terrestre font varier légèrement la vitesse de rotation de la Terre. La durée du jour tend donc à s'allonger avec les années. Si l'heure servait autrefois à définir la minute et la seconde, la relation s'est aujourd'hui inversée : la minute n'est plus une division de l'heure. Cette inversion ne fait aucune différence. De là où je suis, certaines heures sembleront toujours vides. Le bouleversement du monde s'amorce autrement qu'à travers ce temps.

IV

Le vide apparent des heures inégales constitue pourtant un moment crucial : c'est l'instant où la lie du quotidien se dépose enfin, le temps où mon regard peut s'arrêter sur l'espace que j'occupe sans recourir au moindre subterfuge. Une idée traverse alors mon esprit comme le feraient des perséides : trop tard, il est souvent trop tard.

V

Notre lit est le plus petit territoire qu'il me soit permis de partager. Être couché à tes côtés, c'est également se trouver là-bas, dans l'envers de ce décor de chair qu'habite cette seule question : à quelle distance sommes-nous réellement de nous-mêmes et de tous ces autres qui nous entourent ?

VI

Différents instruments nous permettent pourtant de mesurer avec exactitude la distance séparant deux points précis dans l'espace. Il m'est ainsi possible d'affirmer que 384 400 kilomètres nous séparent de la *Mare Serenitatis* sur la lune. En ce qui a trait aux pierres à feu de nos deux corps côte à côte, moins d'un mètre les sépare. Il s'agit d'une distance négligeable si on considère le vide moyen entre deux astres dans l'espace. La distance est une notion aussi subjective que le temps : te frôler, sentir ton odeur, ce n'est pas te connaître.

VII

La lumière émanant du soleil met précisément huit minutes et trente-deux secondes pour nous atteindre. Dans le vide sidéral, la vitesse de la lumière est une constante invariable : elle parcourt 299 792 458 mètres par seconde. Bien qu'aucune lumière n'émane de mon corps, tu m'appelais autrefois ton soleil. Un fait indéniable invalide cette métaphore : malgré le vide apparent de nos vies, mon rythme n'est pas constant. Il varie légèrement selon l'activité de mon propre noyau. Je dois en convenir, la distance dont je parle ne se mesure pas.

VIII

Ce matin, je me suis réveillé très tôt. Debout devant la fenêtre de notre chambre, j'observe le demi-reflet de mon visage imprimé sur la vitre. De ma position, je peux voir la grange qu'a bâtie mon grand-père. Derrière cette construction grisonnante, les hautes herbes tendent vers le ciel. Un peu plus loin, à la lisière de la forêt, les cimes affûtées crèvent le blanc des nuages. Nous aurions dû nous aussi préserver le réflexe des croissances orientées vers l'espace au lieu de nous soumettre sans résister davantage aux attractions terrestres. Avant d'atteindre le cœur, il faut affronter l'écorce.

IX

La majorité des scientifiques s'accorde pour dire que l'espace est un territoire en pleine expansion. Le concept général selon lequel l'Univers actuel proviendrait de la dilatation rapide d'un point d'une infinie densité doit être attribué au physicien russe Alexandre Friedmann. Sa théorie fut renforcée en 1965 avec la découverte du fond diffus cosmologique: une forme de rayonnement électromagnétique datant du début des temps. L'astronome belge Georges Henri Lemaître appela ce fond diffus *l'éclat disparu de la formation des mondes*. J'ai parfois l'impression de rechercher depuis toujours le reflet d'un tel éclat.

X

Notre maison est perchée à flanc de falaise et, dès les premières lueurs de l'aube, il m'est possible d'observer l'océan qui ne cesse de vouloir repousser ses propres frontières. Parfois, lorsque le brouillard s'agrippe à la crête des vagues et que sonne la corne de brume, je sors sur la véranda dans l'espoir d'apercevoir ce navire avançant sous le couvert de l'air sursaturé d'eau. S'agit-il d'un navire de pêche cherchant à gagner des eaux poissonneuses ou d'une frégate militaire chargée de protéger la souveraineté de nos milles marins ? J'ai beau me concentrer, plisser les yeux, le bâtiment fantôme s'esquive généralement sans avoir livré son secret.

XI

Indifférent au temps et à l'espace, l'océan ne cesse jamais d'abandonner ses débris sur la grève. Je m'y rends parfois pour prendre la mesure de ce qui ne connaît aucun repos. Face aux vagues frangées d'écume, je ne cherche pas à fixer les limites du territoire marin. J'essaie plutôt d'apercevoir l'autre rivage de l'Atlantique. Par-delà ce miroir mis à plat, quelqu'un regarde peut-être dans ma direction. Cette possibilité n'enlève pourtant rien à la solitude que je ressens en ce moment précis. Je ressens soudainement si fort ce cœur dans l'étui de mon corps, c'est un pistolet prisonnier de sa gaine.

XII

Le cœur d'un adulte mesure en moyenne douze centimètres de haut, soit un tiers de plus qu'un poing fermé. Avant l'ère chrétienne, on considérait que cet organe était le point d'origine des fonctions émotives et cognitives de l'homme. Plus tard, cette attribution fut renversée au profit du cerveau. Il n'y a pourtant que mon cœur que je sens battre. Et dans ce battement, je ressens toute l'incidence du monde.

XIII

Avant de me recoucher à tes côtés, j'ai déposé un verre d'eau sur la table de chevet. À l'intérieur de celui-ci, deux glaçons s'affranchissent lentement de leur forme et il ne sera bientôt plus possible de départager l'eau de ces deux corps en fonte. Près de la fenêtre, le bouquet d'azalées abandonne un premier pétale à la gravité. Sur l'oreiller, tes cheveux forment d'étranges paysages. Je sens soudainement naître en moi un sentiment sans nom, un passager clandestin. Cela ne fait plus aucun doute : je suis bel et bien comme une maison qu'on habite sans y avoir été invité.